

Sans titre

Par Céline

Le bip retentit, je bondis. Les portes se referment, menaçant de happer au passage la sangle de mon sac à dos. Je déboule dans le premier compartiment et m'affale sur le siège, à moitié emporté par le poids de mon sac qui bascule et s'écrase à mes pieds. Heureusement que le matériel de trekking est plutôt du genre robuste. C'est parti pour l'aventure.

« C'est parti pour l'aventure ? »

Une goutte fait frémir ma colonne. « Pardon ? » Je lève les yeux. Un homme d'une trentaine d'années me fixe du haut de son costard impeccable et de son rasage de riche. Vous avez remarqué comme les riches sont toujours irréprochablement rasés ? Même à 18h on pourrait se refléter dans leurs joues. Il est beau. Quelque chose émane de lui ; et je ne parle pas de son parfum. Il est tellement beau qu'il me donne la nausée. Pourtant je ne suis pas gay.

« Je demandais si vous partiez pour l'aventure. Avec un sac comme ça, vous planifiez sûrement de rester dans la nature pendant au moins plusieurs jours. »

Un tapis de sol rivé sur le côté, les gourdes coincées dans les poches latérales, les tongs accrochées à la sangle et la casserole en aluminium qui a tinté dans tout le wagon à mon arrivée... bien vu, Sherlock. Son air supérieur m'agace. Il est beau. Il est si beau. Peut-être que c'est ça en fait qui m'agace.

« Euh... oui ! Oui, je vais en montagne pour quelques jours. Je vais faire un trek en solo. Loin de tout ça. » Quelle conversation inutile. Qu'est-ce qu'il peut bien y comprendre, lui à « tout ça », avec son sourire aussi scintillant que l'anneau qui couronne son annulaire gauche ? Je détourne un regard gêné vers la fenêtre par peur de croiser le sien. Qu'est-ce qu'il m'arrive ? Moi qui m'amuse si souvent de la timidité des gens, me voilà suffoquant sous le rayonnement de cet homme qui me toise. Ses yeux me cherchent, je le sens comme une chaleur perçant mes entrailles. J'aimerais bouger, changer de compartiment mais je suis cloué à mon siège.

« Je vous laisse ici. C'est mon arrêt. » dit-il simplement en se levant prestement, et, avant que ma langue paralysée n'ait le temps de se délier, il est déjà sorti. J'aperçois une enveloppe blanche restée coincée sur le côté de son siège et me précipite à la porte du wagon encore ouverte lorsque le bip étouffe mon cri : « Monsieur ! ».

Le quai est désert.

Je pose les yeux sur l'enveloppe. C'est drôle, nous portons le même prénom.